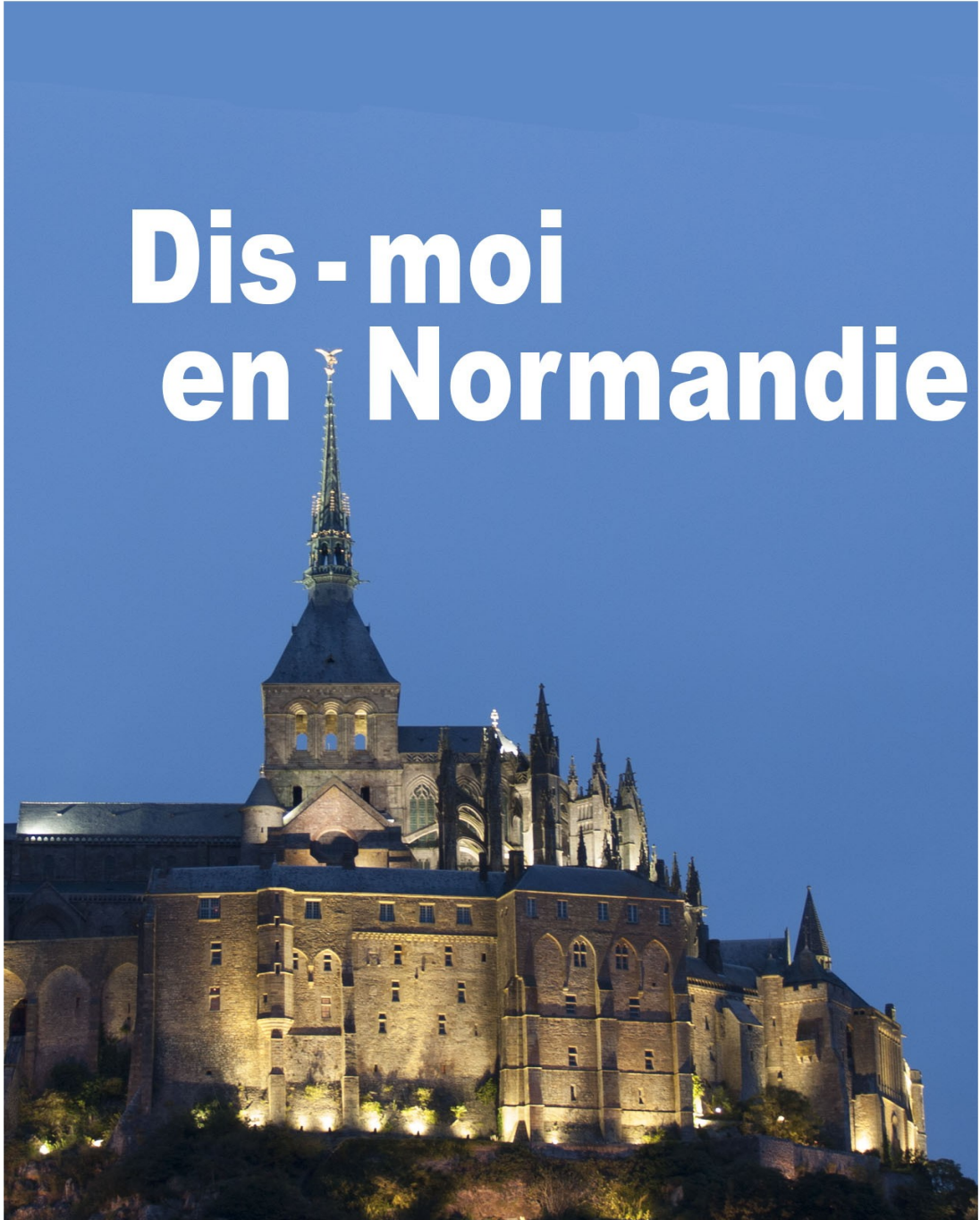


# Dis - moi en Normandie



**CONCOURS 2016**



## Dis-moi en Normandie

Pour célébrer le 1<sup>er</sup> anniversaire de son département d'édition, nous avons lancé un concours de nouvelles sur le thème suivant :

*Dis-moi en Normandie*

Dix-huit écrivains amateurs nous ont adressé leurs créations ; dix-sept remplissaient tous les critères attendus : le dernier a proposé un court récit, alors que l'article 8 du règlement appelait les textes d'un minimum de 10 000 et d'un maximum de 15 000 caractères. Les auteurs étaient obligés d'insérer dans leurs textes au moins cinq des dix mots de l'édition 2016 de l'opération « Dis-moi dix mots », initiée par le Ministère de la Culture et de la Communication à savoir : *chafouin, champagné, dépanneur, dracher, fada, lumerotte, poudrerie, ristrette, tap-tap et vigousse*. Tous ont respecté la consigne.

Nous avons lu, commenté et discuté les productions anonymes. L'unanimité fut rapide pour éliminer quelques récits sans intérêt ou comprenant de trop nombreuses fautes de français – combien en avons-nous corrigé ! Puis les échanges furent longs avant de retenir les meilleures nouvelles en lice.

Sept nouvelles sont présentées dans ce recueil. Les raisons de les apprécier sont si diverses qu'il eut été indécent de les classer, la présentation respecte l'ordre échevelé des discussions.

Nous sommes heureux de cette première expérience de concours, nous en avons tiré des leçons pour l'avenir et espérons que vous aurez autant de plaisir à lire ces textes que nous en avons eu à les découvrir.

Félicitations à Elsa, Martine, Suzanne, Gilles,  
Jean-Louis, René et Sami dont la plume nous a charmés.



L'équipe de

La Piterne

Publication au format PDF, librement disponible sur le site [www.la-piterne.fr](http://www.la-piterne.fr)

La publication est distribuée gratuitement. Toute vente, totale ou partielle de ces nouvelles, est une atteinte aux droits des auteurs ; le constat entraînera les poursuites légales.

## Le talbin flottant

Suzanne ALVAREZ

— Quand on est dans la limonade, on entend parfois des choses intéressantes en essuyant des verres jusqu'à deux heures du matin ! disait Émile. Et le fait qu'il était le patron donnait à ses tuyaux une allure plus crédible qu'à ceux des autres.

« Le Trou Normand » offrait sa bonhomie habituelle et en faisait un sympathique lieu de réunion. Il était à peine huit heures. Pourtant, plusieurs tables étaient déjà occupées. Quelques partisans du calva – ce qui était nullement scandaleux à l'aube de ces années soixante où les consommations alcoolisées ne connaissaient pas encore l'opprobre actuel – côtoyaient la clientèle familière, adepte du petit noir matinal, qui avait assailli le comptoir.

Émile et sa nouvelle serveuse récemment embauchée s'affairaient au service. Presque tous les habitués se trouvaient être du quartier, situé en périphérie immédiate de Rouen, à deux encablures d'un modeste dépanneur ouvert 24 heures sur 24. Certains venaient par ici pour leur travail. On se saluait et on s'interpellait volontiers.

On était début mai et la journée s'annonçait belle. Le soleil s'installait résolument depuis plusieurs jours et les tenues, notamment féminines, s'en ressentaient. Les corsages devenaient diaphanes, les jupes raccourcissaient et il régnait dans l'air ambiant une espèce d'indulgence amusée qui vous portait naturellement les uns vers les autres. Louis et moi occupions ce matin-là la table située à l'extrémité ouverte du comptoir, juste en face de la cuisine dont la porte s'ornait d'un calendrier des Postes, offrant l'image d'une verte prairie au centre de laquelle s'ébrouaient gaiement trois chevaux à la robe bariolée.

Avec nos imperméables jetés sur le dossier des deux sièges inoccupés, et notre allure vaguement fureteuse à peine dissimulée, nous aurions aisément pu détonner dans ce paisible environnement peuplé de supposées braves gens. Mais depuis plus d'un an que ce secteur de quelques kilomètres-carrés nous avait été administrativement alloué comme terrain de chasse, nous avions pris l'habitude à chacune de nos incursions dans le quartier, de venir ici boire un jus avant d'attaquer notre journée. Journée de grand air, à battre le pavé été comme hiver à l'affût du renseignement prometteur, voire décisif. Escapade quasi champêtre qui, en nous oxygénant, nous changeait agréablement du bureau.

Nous avons fini par sympathiser avec ce brave Émile qui, comme beaucoup, nourrissait le syndrome du flic rentré. Notre boulot le fascinait, ce qui l'incitait à nous refiler de temps à autre quelques menus tuyaux. Jusqu'à présent, rien de très exploitable pour nous n'avait surgi de l'escarcelle de ce bénévole collaborateur des forces de l'ordre, à peine de quoi alimenter nos dossiers d'initiative ouverts au pif sur telle ou telle équipe de petits malfrats en puissance. C'était toujours ça me diriez-vous et vous auriez bigrement raison. Rien n'est jamais négligeable pour les perdreaux. C'est ce qui fait leur force, tout comme le temps, cet éternel allié qui travaille et travaillera longtemps encore pour eux. Convaincus de cette profonde vérité flicarde, nous attendions sereinement notre heure. Nous formions une assez bonne équipe, Louis et moi. Notre chef de brigade à la Sûreté, le Commissaire Princi-

pal Moretto, avait eu la main heureuse en nous appariant. Eh oui, il faut le savoir... les flics, ça marche toujours par deux.

De la même promotion, nous avons des affinités certaines au plan professionnel, ainsi que pas mal d'autres plus générales. Nous nous entendions donc excellemment et étions l'un et l'autre satisfaits de bosser ensemble et de décompresser de même à l'occasion.

De notre tandem, j'étais l'élément réfléchi et pondérateur. À vingt-quatre ans, Louis avait un côté chien fou indéniable avec le dynamisme qui l'accompagne généralement. Il fallait même souvent freiner son impétuosité qui, correctement canalisée, pouvait s'avérer payante. J'étais de cinq ans plus vieux que lui, aidé en outre par une expérience acquise au cours de mes six années passées chez les casqués. Car à la différence de mon coéquipier bachelier entré de plain-pied dans le corps des Inspecteurs, j'avais dû accomplir ma période de purgatoire avant de troquer l'uniforme bleu marine pour le prestigieux imper mastic immortalisé notamment par Juvet dans *Quai des Orfèvres* ou de nos jours par le lieutenant Colombo.

\*

Notre présence dans ce bistrot ce jour-là ne devait pourtant rien à la routine. Nous étions là dans un but très précis, sollicités par un Émile positivement catastrophé. Il avait déboulé trois jours plus tôt dans notre petit bureau de la Sûreté, alors que nous bouclions dans l'urgence une procédure de flag concernant quatre malveillants fabriqués sur le tas et qui venaient de débrider le coffiot d'une grosse entreprise de transport ; faits aux pattes, les outils à la main devant le coffre ouvert sans avoir eu le temps d'en éponger le contenu. La cerise totale.

Il était bien ennuyé l'Émile, et plus assoiffé de notre aide qu'un Saint-Ex en panne de carburant dans l'immensité des dunes sahariennes. Son souci provenait de sa nouvelle serveuse, une belle rousse prénommée Dany, embauchée trois semaines plus tôt. Bosseuse et vigousse indiscutable, efficace au possible dans le service, elle ne s'offusquait pas outre mesure d'une paluche égarée qu'elle effaçait gentiment d'une tape et d'un sourire désarmant. Superbement carrossée, elle avait contribué en quelques jours à la fidélisation d'une grande partie de la clientèle masculine, attirée par ses charmes certains, d'autant plus tentants qu'ils restaient désespérément hors de portée.

Son indéniable attrait reposait sur un visage agréablement régulier éclairé par de très beaux yeux verts, mais bien plus sûrement encore sur son postérieur agressivement dressé qu'on présentait de marbre sous la jupe courte et légère. Ajoutez à cela un sens drôle de la répartie et une façon bien personnelle de se déplacer de table en table, son plateau à bout de bras ne gênant en rien le suave balancement de ses hanches poulinières qu'on eût dit montées sur roulements à billes, et vous comprendrez mieux l'empressement des consommateurs à remettre volontiers une tournée. Baratinée de tous côtés par les inévitables Casanova de comptoir, la belle Dany laissait dire, accueillant ces hommages sans se départir de sa bonne humeur... mais s'empressait dans la foulée de remplir les verres de ces messieurs assoiffés. Bref, une perle pour un honnête débitant de jaja. Pourtant, malgré ses nombreux

soupirants, c'est toujours absolument seule qu'elle rentrait sagement chez elle à la fermeture.

Enfin, sagement, pas tant que ça puisque l'Émile – et c'était là son souci majeur du moment – la soupçonnait d'opérer régulièrement de discrets prélèvements sur les recettes qui, selon ses amères constatations, n'atteignaient pas le montant légitimement espéré par le taux accru de fréquentation de son établissement. À vue de nez, il estimait de 40 à 60 francs les compléments de salaire que son employée lui engourdissait quotidiennement.

S'il souhaitait l'intervention des poulets, c'est qu'il avait pris la mesure de la dame et de son répondant. Il n'était pas chaud notre petit débitant pour se voir accuser, en agissant seul, d'attouchements sexuels, voire de tentative de viol par une garce qui avait tout l'air d'en connaître un rayon dans ce registre, sans compter qu'il était attelé à une virago de première, sa femme, Mme Jeannette.

— Qu'est-ce que je peux faire ? se lamentait-il, plaçant tous ses espoirs dans notre efficacité de champagnés présumés. Cette salope est en train de me voler comme au coin d'un bois, j'en suis sûr, et je n'ai aucune preuve contre elle.

La solution apparaissait pourtant d'une simplicité biblique. Il fallait seulement nous laisser deux ou trois jours, le temps de déférer au Parquet nos casseurs de coffre puis de cerner un peu la personnalité et l'environnement de la pulpeuse Dany.

\*

Dany Leroc, 32 ans. Mariée à 22 ans au nommé Ange Napolitano (vigile à l'époque dans une société de gardiennage). Divorcée depuis 4 ans. Mère de 2 enfants âgés de 9 et 7 ans dont elle a la garde et qui vivent avec elle. Poursuivie il y a 3 ans pour vol à l'étalage dans un supermarché, de trois tubes de rouge à lèvres, d'une bombe de laque et d'un sèche-cheveux, sanctionné d'une peine de 15 jours de prison avec sursis simple (sans mise à l'épreuve). Vit depuis 2 ans en concubinage avec le sieur Jean Costa, 35 ans, une espèce de fada multirécidiviste bien connu de nos services. Lequel purge actuellement depuis 8 mois à la Centrale de Poissy une peine de 4 ans d'emprisonnement pour plusieurs cambriolages.

Entre les renseignements d'archives et une enquête de voisinage serrée, nous commençons à nous faire une petite idée de la dame en venant prendre avec intention notre café ce matin-là. Nous avons promis à Émile d'intervenir le plus tôt possible. En nous voyant débarquer chez lui, il devait déposer dans son tiroir-caisse bien en évidence un billet de 20 francs préalablement marqué dans un angle du verso d'un trait de stylo-bille rouge, et nous prévenir dès la constatation de sa disparition. Nous avons précisé tout cela dans un procès-verbal rédigé immédiatement et contresigné de la main de notre infortuné commerçant.

Trois jours plus tard montre en main, par ce beau matin printanier, nous sirotions tous deux notre caoua au Trou Normand attendant son feu vert qui ne tarda pas. De ma place, je vis Émile ouvrir son tiroir-caisse, le refermer aussitôt, lever la tête dans ma direction et me faire un clin d'œil d'un air chafouin. Imité par Louis, je me levai aussitôt et fis deux pas en direction de la rouquine qui poussait la porte de la cuisine dans laquelle elle s'empressa de pénétrer. Nous la rattrapâmes juste après le seuil et j'exhibai ma carte tricolore.

— Police ! Vous allez vider immédiatement votre poche de tablier.

Inattendue, sa réaction nous posa un peu sur place. D'un geste éclair, elle décrocha du chambranle où il était pendu un gros os à moelle poli par les ans, relié par une ficelle à une énorme clé, tandis que de l'autre main, elle me désigna le carrelage sur lequel s'étalait déjà une petite flaque entre ses jambes écartées.

— S'il vous plaît, supplia-t-elle. Attendez une minute. Pas maintenant, j'ai trop envie... Je ne peux plus me retenir. Et elle nous planta là.

Un poil déconcertés par cet argument imparable, nous ne pûmes faire autrement que de la suivre. Elle traversa vivement la cuisine, passa dans l'arrière-cour où se trouvait un jeu de boules et se précipita vers les lieux de très modestes aisances, nichés dans l'angle du bâtiment, à quelques pas seulement.

Elle déboucla à toute allure l'épaisse porte de bois et s'engouffra dans l'édicule qu'éclairait une vieille lumerotte jaune. Bousculée et suivie tout de même par deux limiers, jeunots certes mais n'en renonçant pas pour autant à ronger leur os, fût-ce au détriment de la galanterie.

Il s'agissait d'une chiotte « à la turc » rudimentaire et dépourvue de chasse d'eau, remplacée par un broc folklorique, présentement rempli d'eau. Nous étions à l'époque où les diktats de l'Union européenne ne régentaient pas encore notre environnement dans ses moindres détails. Afin d'éviter toute déconvenue, nous évacuâmes l'ustensile avant de laisser la dame à sa solitude. Laquelle, assez vicieusement, avait non seulement déjà re-troussé sa jupe légère en notre présence, mais commençait à s'accroupir en baissant sa petite culotte, absolument comme si nous n'étions pas là. Peu soucieux de prêter le flanc à la critique, rarement bienveillante à notre égard en cas d'incident, et conscients d'avoir apparemment neutralisé toute manœuvre dilatoire possible, nous ressortîmes en hâte et repoussâmes la porte, laissant s'accomplir la nature à ses fonctions impératives.

Pendant que la belle rousse libérait le contenu de sa vessie surmenée, Louis se précipita dans la cuisine pour demander à Émile une lampe-torche. Il revint avant qu'elle eût totalement terminé. Son besoin subit n'était d'ailleurs pas seulement circonstanciel car le chuintement d'un jet puissant qui drachait nous parvenait à travers la petite ouverture en forme de cœur découpée dans le haut de la porte. Cette volumineuse miction cessa enfin et c'est une Dany souriante, épanouie, littéralement soulagée dans tous les sens du terme qui reparut.

— Excusez-moi... mais c'était urgent. Eh bien voilà messieurs maintenant je suis à vous, nous affronta-t-elle avec un bel aplomb en refermant tranquillement la porte. C'est pourquoi exactement ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

Cette nana ne manquait décidément pas d'air. Je ne pus m'empêcher de ricaner devant son assurance soudainement revenue :

— Ce que nous voulons, c'est voir le contenu de la poche de votre tablier.

Elle prit un air surpris, plus faux qu'un discours politique et ergota pour la forme :

— Mais..., je peux savoir pourquoi ?

— Oh, vous allez le savoir très vite. Videz votre poche.

Négligeant cette conversation inutile, Louis s'était déjà penché sur la lunette et scrutait la fosse à l'aide de sa lampe. Il se releva rapidement avec un sourire triomphal et me rejoignit au moment où la belle Dany exhibait un mouchoir roulé en boule, un sucre, une épingle de nourrice et une petite clé de cave, en m'assurant qu'elle ne comprenait rien à notre intervention plutôt cavalière. Louis me passa la torche et me relaya auprès d'elle pour que j'aie à mon tour jeter un œil. Effectivement, un billet de 20 francs plié en deux flottait parmi les étrons à la surface du liquide innommable qui miroitait sous le faisceau de lumière. Ce ne fut pas une mince affaire que de l'extraire de son magma fétide à l'aide d'une tige de fer souple trouvée à proximité, dont un bout fut recourbé pour la circonstance. C'est grâce à sa pliure qu'avec beaucoup de patience et pas mal d'efforts, que Louis, qui s'y était collé, parvint à le remonter. Malgré sa nouvelle couleur non homologuée par la Banque de France, on pouvait nettement distinguer un trait rouge dans un des coins de la coupure.

Ne pouvant décentement constituer un scellé dans cet état, il nous fallait débarrasser ce talbin nauséabond des traces de son court séjour dans une fosse d'aisance. Tenant toujours notre précieuse pièce à conviction en équilibre sur la tige de fer, mon équipier qui ne doutait de rien se dirigea résolument vers l'évier de la cuisine lorsqu'il fut stoppé net par un rugissement. C'était l'Émile qui, d'abord éberlué, venait de se reprendre pour lui indiquer qu'il y avait une fontaine tout au fond du jeu de boules. Un Émile qui confirma qu'aucun client ne lui avait encore réclamé ce matin la clé des cabinets et que seuls, lui et Dany, avaient accès au tiroir-caisse. Un Émile satisfait de voir son employée indélicate enfin confondue et soulagé d'avoir préservé in extremis l'hygiène dans ses appartements. Reconnaisant également envers ses deux copains poulets à qui il offrit désormais une ristrette à chacun de leur passage chez lui.

## Vive le Québec libre !

Martine HAUTOT

24 juillet 1967, le Général de Gaulle au balcon de l'hôtel de Ville de Montréal conclut son discours devant une foule enthousiaste par un tonitruant : Vive le Québec Libre.

À Dieppe, les époux Louvel, épiciers dans la Grande Rue, regardent dans leur arrière-cuisine sur leur télévision toute neuve la retransmission de ce moment historique. Lui n'est pas loin de prendre cette phrase comme une bonne plaisanterie envers ceux qu'il appelle les Anglais : « Le grand Charles, tu parles, il n'en rate pas une ! » Mais sa femme, la toujours jolie Adeline qui vient de fêter ses quarante ans, ne peut cacher son émotion.

Ce mot de *Québec* l'a renvoyée 25 ans en arrière : le 19 août 1942. Elle est toute jeune alors. Depuis deux ans déjà, le drapeau à croix gammée flotte sur les principaux édifices de la ville, les soldats allemands patrouillent dans toutes les rues. Avec ses parents elle a bien été obligée de s'accoutumer à leur présence. Mais le souci quotidien, la grande interrogation, c'est comment arriver encore à se nourrir quand tout est rationné : le pain, la viande, le lait et même le poisson dans ce port de pêche, quel malheur ! Pourtant il n'y a pas à dire, tout est bien organisé et chaque habitant a sa place attribuée. Depuis ses treize ans, Adeline est dans les J3, sa plus jeune sœur est une J2. Ses parents sont des A : ils ont droit à un peu de ce mauvais café qu'on appelle national, sans aucune comparaison avec la fameuse ristrette que réclamaient avant-guerre, avec insistance, les clients suisses de l'hôtel familial qui porte leur nom. Le Champagné, c'était alors toute leur fierté. Il ne désemplissait pas. Un jour, un gars qui avait beaucoup bourlingué a prétendu que ce nom venait d'Afrique et qu'il désignait les gens importants. Cela a fait rire le père, un homme modeste qui n'était jamais allé plus loin que le bout de la jetée. Maintenant touristes et aventuriers ont déserté la ville, le Champagné s'est vidé, ils se retrouvent seuls et démunis. Et en plus de tout cela, il faut encore supporter les bombardements alliés qui s'abattent de jour comme de nuit sur la gare, le port et jusqu'au cœur de la ville. On voudrait que tout cela s'arrête au plus vite. Des bruits de débarquement courent : la délivrance viendrait de la mer. Peut-on y croire ?

Le 19 août 1942, toute la famille est réveillée très tôt, par le bruit des mitrailleuses posées sur la falaise. On ne distingue pas encore grand-chose. Quelques lumerottes au loin, de vagues formes sur la mer. Serait-ce qu'on vient les délivrer ? Mais l'espoir est de courte durée, les soldats alliés tombent en masse sur la plage de galets, fauchés par les balles allemandes. Les plus chanceux gagnent l'intérieur de la ville. Là, devant le Champagné, git un soldat blessé. Il est tout jeune, il gémit et appelle sa mère. « Cause-lui, ne le laisse pas fermer les yeux, fais-le parler, crie son père à Adeline. Je vais chercher les secours. » Il n'a pas le temps de s'attarder sur ses souvenirs de la guerre 14. Il court. Adeline s'approche du blessé, ose lui prendre la main : « N'ayez pas peur, on va vous soigner, les secours arrivent... » Un silence, comprend-il seulement le français ? Il lui faut trouver autre chose :

— D'où venez-vous ?

— Québec, dit-il dans un murmure



— Oh ! de si loin.

— Et votre nom ?

— François, François Lévêque, croit-elle comprendre.

Déjà les secours arrivent. Il parle encore :

— Merci Mademoiselle, je n'oublierai pas, je repasserai...

On transporte le blessé vers l'ambulance. Le père gronde : « Pauvre vieux, dans ce tap-tap, il va être bien secoué. »

Adeline songe : François Lévêque, c'est un joli nom, un nom qu'on dirait de chez nous. Pourvu qu'il s'en sorte ! Et qu'il me revienne.

Elle attend patiemment la fin de la guerre et le retour de son protégé. Un soir, longtemps après, elle demande à son père

— C'est comment le Québec ?

— Ce que j'en sais, moi, c'est que c'est grand et plein de neige.

— J'aimerais bien y aller.

— T'es pas un peu fada, ma fille. T'es pas bien avec nous, peut-être ?

Et, de son air chafouin, il insinue :

— Et comment que tu trouverais un amoureux là-bas ?

Elle ne lui dit pas son secret, il se moquerait.

Enfin la libération de Dieppe arrive. À tout seigneur, tout honneur, ce sont les soldats canadiens qui rentrent en premier dans la ville. Le 3 septembre 1944, Adeline court les voir défiler dans les rues bondées. Elle voudrait crier : « François Lévêque, François Lévêque ! » Mais qui l'entendrait parmi les hourras et les applaudissements ? Aussi elle se contente de scruter les visages, passionnément. En vain. Il n'est pas là, celui qu'elle espère. Alors, les larmes aux yeux, elle laisse la foule à sa joie et part s'enfermer dans sa chambre. Sa mère a beau tambouriné :

— Sors donc Adeline. Aujourd'hui c'est fête, tout le monde est dans la rue, on va chanter, danser, revivre enfin. C'est la fin du cauchemar.

— Non, laisse-moi, Maman, j'en ai assez vu pour aujourd'hui. Je me repose.

La mère soupire : ces filles, difficile de savoir ce qui leur passe par la tête, un premier chagrin d'amour peut-être. En tous cas Adeline les accompagnera demain à la messe d'action de grâce à Saint-Jacques.

Le lendemain, la vieille église est pleine. Le *Magnificat* est entonné avec ferveur. Parmi les assistants, dans les premiers rangs une sœur augustine se recueille : on chuchote qu'elle a soigné à l'Hôtel-Dieu de Rouen les rescapés du funeste débarquement de 1942. À la fin de la cérémonie, Adeline s'en approche :

— Excusez-moi, ma Sœur, vous avez soigné les Canadiens blessés ?

— Oh, oui, répond-elle avec un drôle d'accent. J'en ai soigné beaucoup. Ils n'étaient pas beaux à voir.

— François Lévêque, vous l'avez vu ?

— Ma pauvre petite, je connaissais rarement leur nom, plus souvent leur prénom. Certains s'en sont sortis, ils m'envoient parfois un petit mot mais ceux qui n'étaient pas bien vigousses, on les a enterrés au cimetière Saint-Sever, à la limite de Rouen. Souvent je prie pour eux.

— Merci, ma Sœur, merci beaucoup. Au revoir.

— Au revoir. Que Dieu vous garde, mon enfant.

Quelques jours plus tard, le matin de bonne heure, Adeline prend le train pour Rouen, prétextant quelques emplettes à faire pour compléter son trousseau. Le chemin pour le cimetière Saint-Sever lui paraît bien long. Il lui faut descendre la rue Jeanne d'Arc, traverser la Seine sur un de ces ponts provisoires qui remplacent les vieux ponts détruits au début de la guerre, s'enfoncer dans les faubourgs ouvriers. Tout lui paraît affreusement triste, elle a peur de se perdre, est tentée de rebrousser chemin. Enfin elle y est.

Elle est impressionnée par l'immense monument aux morts de la grande Guerre et la multitude de petites croix blanches qui l'entourent. Elle soupire : à chaque guerre tant de jeunes vies fauchées. Cela finira-t-il un jour ? Elle s'approche, déchiffre les inscriptions. Celui-ci est mort en 15, il était anglais, cet autre était indien, mort en 17, le suivant venait du Canada. Déjà le Canada, se dit-elle. Elle avance encore. Cette fois il s'agit de sa guerre. Un carré plus petit, des Français et puis d'autres. Elle fait encore un pas en tremblant. Soudain elle le voit, il est là son petit soldat : François Lévêque, régiment du Mont-Royal 1922-1942. Elle n'a pas même une fleur à lui offrir, juste un serment, elle le jure, c'est elle qui respectera la promesse qu'il ne peut tenir. Elle n'en dira rien à personne mais elle ne l'oubliera jamais. Elle sort du cimetière en cachant ses larmes, elle se dit qu'elle n'a pas le moindre objet pour se souvenir de lui, qu'elle n'a rien connu de sa vie et de son pays, qu'il lui faut quelque chose qui ne parle qu'à elle. Alors malgré sa fatigue, elle fait un détour, avant de reprendre son train, par la librairie centrale rue Thiers.

— Auriez-vous, Madame, un livre qui parle de la vie au Québec ?

— Oui, bien sûr, Mademoiselle, nous avons un roman qui se vend très bien, Maria Chapdelaine. J'en suis sûre, il vous plaira.

Elle n'hésite pas, elle l'aime déjà, ce livre avec sa reliure ivoire, ses caractères élégants et son beau papier. Elle a hâte de le parcourir, monte dans le train et se plonge dans sa lecture. La voici transportée au pays des durs hivers. Elle est Maria, tantôt triste, tantôt joyeuse, au fil de l'histoire. Jamais le trajet entre Rouen et Dieppe ne lui a paru aussi rapide. Elle sait maintenant qu'elle pourra quand elle sera trop triste, sans que personne ne le sache, retrouver les douces paroles de son François. Ce livre, c'est sa sauvegarde, son domaine réservé.

Et la vie reprend. Elle se laisse unir à un jeune Dieppois qui plaît à son père – bon milieu, bonne situation et qui ne lui déplaît pas : Pierre est plutôt beau garçon, en plus il est courageux et d'un caractère facile. Que demander de mieux ? À vingt-huit ans, il a déjà son épicerie, où en vend un peu de tout. Adeline sourit : au Québec on l'appellerait le dépanneur. Sa mère ajoute pour la convaincre : « L'hôtellerie, l'épicerie, c'est toujours du

commerce. C'est bien, tu sais, le commerce pour une femme. On voit du monde, on ne s'ennuie jamais. »

Un an plus tard, Adeline et Pierre se marient, un lundi du mois d'avril, à Saint-Jacques. Au moment du *Magnificat* Adeline baisse les yeux. On la trouve bien jolie mais un peu pâle dans sa robe blanche. L'année suivante, elle est la maman d'une petite fille : elle veut qu'on l'appelle Maria. Pierre s'étonne : « Pourquoi tu compliques les choses ? Elle peut bien s'appeler Marie, comme ma mère qui sera la marraine. » Adeline ne veut rien entendre. Pierre cède : « Quelle différence au fond entre Maria et Marie ? » Il met l'entêtement de sa femme sur le compte des fatigues de l'accouchement. Pierre n'aime pas les histoires.

D'ailleurs il n'a pas à se plaindre de sa femme. La famille s'agrandit, l'épicerie prospère, elle est toujours là, fidèle au poste. Parfois, seulement il la trouve un peu distante, trop rêveuse, avec ce qu'il appelle des lubies, comme ce livre qu'elle lit et relit sans cesse, une histoire de femme dans le Grand Nord. Il lui a pourtant dit qu'elle devait le connaître par cœur, qu'elle pouvait s'en acheter d'autres. Rien à faire, celui-là lui suffit. Et cette obstination à pêcher des mots ailleurs : elle dit : « Il mouille à siaux » pour « Il pleut à verse » et se moque du voisin belge qui prétend qu'il « drache » et quand le vent pousse trois misérables flocons dans le ciel dieppois, elle s'exclame : « Quelle poudrerie ! » Mais ce sont de petits travers qui ne valent pas qu'on s'y arrête. Nul n'est parfait mais vraiment il n'est pas malheureux, il a une épouse modèle.

Seulement, quand il la voit toute troublée comme ce soir, il ne peut s'empêcher de s'inquiéter :

« Qu'est-ce que tu as Adeline ? C'est le général qui te met dans tous tes états ? Le Québec libre, il y va fort, quand même, tu ne trouves pas ?

— Oh, ils méritent bien ça, ils nous ont tant donné ! Rappelle-toi 42.

Il ne répond rien. 42 pour lui, c'était un camp en Allemagne.

## Le trésor d'Étretat

René RICARD

Il se relaxait. Il en avait grand besoin. Le monde moderne lui permettait bien des excès, voire des indigestions, de voyages et de trouvailles à la recherche de sa passion, la peinture.

Après Haïti et ses déplacements en tap-tap à la découverte de l'œuvre de Jean-Claude Garoutte, céramiste hors pair, chantre de la peinture Vaudou, il alla dans le Charlevoix, sur les traces de l'étonnant Laurent Lafleur, un peintre autodidacte aux anachronismes voulus qui a constitué une curieuse œuvre, mélange de paysages québécois et chinois, de cathédrales et de bibliothèques. Il s'était fait brûler sous le soleil des tropiques puis réfrigérer dans la poudrière québécoise. Maintenant, il entendait profiter de la douceur normande, loin des excès climatiques des pays préalablement traversés. Bien-entendu, il allait travailler un peu, étudier les peintres et peintures locales, mais il en avait déjà une connaissance convenable et allait se contenter de la compléter au mieux.

Il avait choisi une chambre confortable dans un hôtel original, atypique. Un ancien manoir, à cinquante mètres de la mer, légèrement humecté par les embruns odorants et vivifiants, à la fragrance iode-varech. La bâtisse était curieuse, une vraie habitation de fada. Cette maison était en elle-même un voyage au travers du temps. Le changement de siècle eu lieu au moment de la rencontre aimable entre l'hôtel qui ressemblait à une vieille halle moyenâgeuse et Pierre. L'édifice reposait sur une voûte cintrée en bois. La vue de la façade du quatorzième siècle l'émut. Elle était magnifique, une harmonie extraordinaire était trouvée dans un mélange de briquettes roses et de bois, colombages couleur pain d'épice. Un bestiaire sculpté inimaginable et des faciès aux bouches lippues, aux yeux de bois malins, l'observaient avec attention dès son arrivée et à chacun de ses allers-retours. Il apprit vite à vivre avec ces personnages qui, malgré un air déroutant savaient, dans leur silence, rester avenants et leurs rictus aimables.

Sa chambre était reposante, telle qu'il la souhaitait, propice à la réflexion. Un grand lit à l'enveloppe de couette blanche à tâches beiges était prêt à l'accueillir entre deux chevets crème sur lesquels reposaient des lampes aux pieds torsadés, aux abat-jour brodés, avec perles enchâssées. Les murs peints uniformément en saumon très clair, très sobrement décorés, inspiraient plus au sommeil qu'à l'activité, aussi était-il souvent dehors, flânant le long de la grève ou marchant jusqu'à l'église, laissant libre cours à ses activités cérébrales. L'atmosphère iodée irriguait son cerveau, le stimulant beaucoup plus que ce ne fut sous ces erreurs climatiques qu'il avait longuement fréquentées.

Il admirait au loin, se détachant sur fond de ciel bleu la falaise de craie blanche à l'arche sculptée par le temps et la mer que rien ne pouvait arrêter dans son œuvre créatrice. Il pensait à Monet qui, subjugué, l'avait peint une cinquantaine de fois, par tout temps, à tout moment de la journée. Après Courbet et Corot, deux amoureux intangibles du lieu, l'impression et la luminosité changeante que Claude transmettait par ses toiles si émouvantes furent inspirantes également pour Eugène Boudin, la gloire locale du pinceau.

Ce jour-là, après avoir dégusté avec une attention gourmande, grand gastronome qu'il était, une escalope de veau Cauchoise à la crème, cidre et calvados, il alla jusqu'à la chapelle Notre Dame de la Garde pour admirer une fois de plus le calcaire du crétaé devenu admirable œuvre maritime géante. Chemin faisant, il dégustait encore la délicate onctuosité de ce mets dont ses papilles gustatives étaient agréablement imprégnées. Il avait une triste pensée à l'idée d'avoir absorbé tant de chips et liqueurs achetées chez son dépanneur au Québec. Le lieu de recueillement était là, massif, en pierres de pays grisâtres, avec un toit très pentu en ardoise qui flirtait avec le sol herbu. Les gargouilles tête de poisson souriaient béatement dans le soleil. La bâtisse, au clocher dominateur, surveillait l'aiguille et l'arche qui se comportaient en voisins aimables. Pierre imaginait Monet et son chevalet, installé en bord de falaise, le pouce dépassant de l'orifice de sa palette de couleurs ovoïde, clignant de l'œil, tendant la main pour prendre une proportion à l'aide de son pinceau. Il avait changé de lieu, faisait un détour par Giverny, rêvassant sur le pont japonais, dominant les nymphéas. La projection fut interrompue.

— C'est beau chez nous, n'est-ce pas ?

Un homme se tenait à un mètre de lui, l'air chafouin, habillé d'un jean, de l'incontournable marinière rayée bleu sur fond blanc et du non moins indispensable bonnet de marin en laine à rayures bleu foncé sur fond rouge. Il tirait tranquillement sur un brûle-gueule en bois de bruyère flambée, rejetant la fumée par petits jets calibrés à la commissure des lèvres. Pierre se retourna, salua poliment l'inconnu et répondit par l'affirmative.

L'homme, volubile et curieux, posa toutes les questions d'usage pour l'interrogatoire d'un touriste. Ils entrèrent dans une conversation qui les intéressait tous les deux, l'un parlant de ses voyages, l'autre de son pays. À l'issue de cet échange fructueux, le supposé marin dit :

— Vous savez qu'il y a dans notre commune un trésor que même notre héros local, Arsène Lupin, n'a jamais eu le loisir de dérober. Il paraît que c'est un parchemin qui relate le secret de la pierre philosophale et que ce sont les sculptures qui ornent la façade de votre hôtel qui en indiquent l'endroit !

Pierre prit le chemin du retour chamboulé par cette nouvelle qui lui semblait incroyable. Il allait se renseigner, voir si l'homme disait vrai, irait voir le maire et tous les champagnés possible, usant de sa notoriété d'auteur d'une anthologie mettant en relief le dialogue entre œuvres et commentaires littéraires. Un trésor, jamais il n'avait eu l'idée de chercher ce genre de chose, mais être sur place, vivre avec, le respirer chaque jour, pourquoi passer bêtement à côté s'il y avait la possibilité de le trouver.

Le fait lui fut confirmé par le premier magistrat de la ville ainsi que par le député local. Il ne lui restait plus qu'à se mettre à l'ouvrage. Sur le retour, il s'arrêta à la librairie et acheta un ouvrage sur l'alchimie et ses symboles et un autre, d'occasion, sur les demeures philosophales. Pendant deux jours sans pratiquement dormir, il les étudia, s'en imprégnant de manière à pouvoir faire un parallèle avec les statues et figurines inspirantes de cette maison.

Il tria les sculptures par catégories pour y trouver des repères intéressants. Il élimina d'office le champion du ciseau à bois, bien vigousse au travail, l'artisan avait juste voulu se mettre en évidence en gravant son nom à côté : Rabot, le bien nommé, sculpteur sur bois. Il dénombra une dizaine de figures de personnages mystérieux qui ne semblaient pas vouloir exprimer le moindre indice d'un point de vue philosophale. Ils avaient tous des yeux exorbités et le même regard, leurs traits étant assez proches les uns des autres.

Une autre dizaine de sculptures, à l'intérieur de l'établissement semblaient être sur le thème de la nourriture et de la boisson, rabelaisiennes en sorte. Seules deux d'entre elles étaient sur des sujets différents, la musique pour l'une, l'éclairage pour l'autre qui portait une lanterne. Il retira de sa liste d'intérêts tout ce qui concernait la musique, à l'intérieur comme à l'extérieur, pensant que la mélodie ne se justifiait que pour faire la fête, une fois le trésor trouvé. Il y avait deux ravis, un souriant et un tirant la langue. Ce dernier, se moquant du chercheur de trésors qui n'avait pas trouvé ne devait pas être dans le coup, il le raya de sa liste. Il en fit de même pour l'autre, se disant que son sourire ne pouvait que confirmer un événement heureux, donc un pactole déjà acquis. Il restait le singe au pommier sur le pilier médian du rez-de-chaussée et le chevalier qui chevauche un griffon juste au-dessus de lui.

En ce qui concerne le singe qui mangeait les fruits d'un jeune pommier, il lut, dans ses ouvrages de référence : « Le mercure a quelque chose de commun avec le diable, le singe réapparaît une fois de plus en tant que singe de dieu. Cela fait partie de l'essence de la substance transformante d'une part et d'autre part, elle exprime quelque chose de grande valeur ou le divin lui-même, car la transformation va précisément du plus bas au plus haut de ce qui est bestialement et archaïquement infantile à l'*homo maximus* mystique ».

Le guerrier chevauchant le griffon, d'après Fulcanelli le spécialiste des demeures philosophales, d'autres disent un aigle, avait un air belliqueux, l'épée à la main. Son attitude le montrait prêt à se faire tuer pour préserver une chose secrète. Au-dessus de lui, un aigle tournant la tête, semblait serin. Il lut : « du combat que le chevalier, ou soufre secret, livre au soufre arsenical du vieux dragon, naît la pierre astrale, blanche, pesante, brillante comme pur argent... ésotériquement traduite par le griffon, indice certain d'union et de paix entre feu et eau, entre air et terre. »

Le cerveau de Pierre emmagasinait les renseignements, les emplacements relatifs des sculptures retenues comme susceptibles de le renseigner. De longues promenades sur les galets de la plage l'aidaient à réfléchir. Le cri des mouettes l'agaça un peu, perturbant sa réflexion, mais, a contrario, la compagnie des silencieux Bernard l'Hermitte l'apaisait. Les nuits lui semblaient longues, éveillé pendant des heures entières, emprunt au doute, il se levait saisissant sa lumerotte, son mètre à ruban acheté chez le quincaillier du bout de la rue pour l'occasion, et, allait vérifier ses théories, les distances, les angles et les hauteurs.

Son obstination le transformait en géomètre. Sa lecture, des ouvrages achetés préalablement, terminée, il acheta le livre d'Arcisse de Caumont « statistique monumentale du Calvados ». Il avala tout un volume pour découvrir quelques lignes, sur le sujet, dignes de son intérêt. Puis, il emprunta à une connaissance locale un ouvrage de l'Abbé Cochet dont il se

rendit compte qu'il était antérieur à la construction de l'établissement, seulement après l'avoir lu. Il ne fut pas inspiré par toutes ces lectures. Aucun détail ne lui était dévoilé. Il ne voyait que du feu au manoir de la salamandre.

Ce jour-là, il discutait aimablement avec une touriste anglaise à proximité des sculptures, à l'intérieur de l'hôtel. Il faut dire qu'il drachait et que la discussion à l'extérieur n'avait pas de sens. Près du feu, il lui offrit un ristrette qu'elle accepta en tout bien tout honneur. Elle était curieuse de culture française et notamment de Voltaire, surtout de la période de son séjour en Angleterre. Pierre connaissait assez bien le sujet, néanmoins, en parler dans la langue de Shakespeare lui demandait une grande concentration qu'il trouvait en fixant une statuette. Celle qui était son vis-à-vis était celle qui portait la lampe. La discussion tourna court lorsqu'il réalisa qu'il fixait un éclairage supposé, en parlant des lumières. N'était-ce pas un signe ?

L'orientation de la lampe menait son faisceau imaginaire, à mi-hauteur, sur un mur neutre, à l'extérieur duquel se trouvait le singe au pommier. Était-ce l'indice tant recherché ? Il termina la discussion à la sauvette et sortit sous la pluie pour réexaminer la position relative des statuettes. Le singe exprime une grande valeur et le sens va de bas en haut, donc vers le guerrier belliqueux qui semble protéger l'aigle supérieur. Il pensa que cette nuit, il mènerait une expédition vers l'aigle, en passant par le toit, après avoir acheté une corde de rappel au magasin de sport local vers lequel il se précipita. La montagne n'était pas le fort de l'endroit, aussi achetât-il de la corde de sept millimètres de diamètre, réservée au ski nautique, qu'il doublerait pour sa sécurité.

La nuit était tombée depuis fort longtemps lorsqu'il se releva, mit des vêtements de pluie et partit, silencieusement, avec son matériel. Il monta à l'étage supérieur, là où de petites fenêtres permettent une aération de l'ensemble du bâtiment. Il attacha sa corde doublée aux deux manches à balais, achetés en soirée à la droguerie, qu'il mit en travers de la fenêtre. Il monta sur le rebord et testa la solidité de l'ensemble en tirant dessus de toutes ses forces, faisant attention de ne pas glisser vu l'humidité ambiante. L'essai étant satisfaisant, il descendit le long du mur, en tenant la corde, pieds enveloppés dans des morceaux de tissus de récupération pour ne pas glisser ni laisser de trace de semelle, en appui sur la façade, jusqu'à l'aigle solitaire. Il commença à le triturer tant qu'il pouvait de sa main libre. Les premières actions furent infructueuses et les crampes se firent vite sentir. Il dut changer de main, manipulant la tête de l'aigle avec celle qui précédemment tenait la corde lorsqu'un léger dé clic se fit entendre. La tête tourna, découvrant une cavité dans laquelle il plongea sa main avec avidité. Un parchemin s'y trouvait. Il le mit entre ses dents et descendit jusqu'au sol. Ensuite, il démontra son installation, ferma la fenêtre et regagna sa chambre.

Le parchemin était là, sur son lit, où il l'avait déposé avant de parachever son œuvre. Il était roulé, tenu par un fil doré. Un lingot y était dessiné, sur la face extérieure, visible en surface du rouleau, dans un style particulier, un peu à la mode de René Magritte. Pierre le regarda cinq minutes avant de décider de le développer. Il rêvait de la transmutation, de la

pierre philosophale, du grand œuvre et d'or, des tonnes d'or s'accumulaient aux pieds du rêveur. Enfin, il sortit son canif, et, retenant son souffle, entre deux battements d'un cœur affolé par l'émotion, coupa la ficelle. Le rouleau s'ouvrit, un texte était bien écrit. Il prit ses lunettes sans lesquelles il ne pouvait lire et lut : « Ceci n'est pas un trésor, vous avez le bonjour admiratif d'Arsène Lupin. »



## Toute vérité n'est pas bonne à dire

Jean-Louis DEPONDT

C'est au cours de l'automne dernier que je fis la connaissance de Marie et de Sylvain. J'avais enfin décidé de percer ce mystère qui m'obsédait depuis la mort récente de mon père. Je partis donc vers ce petit bout de France que d'autres appellent la petite Irlande.

Ce lundi-là, le vent sifflait déjà depuis plusieurs heures. La mer s'était réveillée de mauvaise humeur. Gris, comme elle, le ciel reflétait sa colère. Des vagues successives de nuages arrivaient du large déversant une lourde pluie qui s'abattait sur le pare-brise. Sur les conseils de Marie, j'avais emprunté la route côtière pour parcourir la vingtaine de kilomètres qui me séparait de Cherbourg. De soudaines bourrasques déportaient la voiture. Ce n'était vraiment pas le jour idéal pour découvrir le paysage ! Sylvain, que je pris au passage, m'avait salué par ces quelques mots « Allo ! Y mouille a sio ! ». Puis : « Chu fatigué ». Ensuite, il s'était légèrement assoupi. De toute façon, le ballet des essuie-glaces et le ronron de la ventilation ne laissaient guère de place à une conversation très suivie.

Je repensais à la veille. Cette balade, avec Marie. Elle tenait à partager son engouement pour cette région qui l'avait vu naître. Le chemin prenait son départ au bout du village, longeait deux ou trois maisons aux volets fermés, puis s'enfonçait dans la lande recouverte de fougères, d'ajoncs et de genêts. Marie marchait devant, j'aimais voir sa gracieuse silhouette. Le sentier commençait à serpenter en épousant les courbes de la côte, souvent au bord de l'à-pic. De petites criques se succédaient où la mer battait les rochers. J'entendais le ressac. Un goéland raillait. Marie s'arrêtait de temps en temps pour contempler le majestueux panorama. Du haut de ces falaises, on se prenait au jeu du guetteur. Le regard portait loin. Elle m'expliquait que ce sentier était autrefois emprunté par les douaniers pour surveiller les contrebandiers venus de l'île d'en face. Moi, je songeais aux soldats allemands qui patrouillaient dans la crainte d'un éventuel débarquement. Ici, le danger semblait venir de la mer. Sur un des rochers aiguisés par l'eau, un cormoran séchait ses ailes. Nous reprîmes la marche lorsqu'au détour d'un virage apparut une baie. « C'est la baie d'Ecalgrain, me dit-elle, c'est un des plus beaux endroits de la côte ». En se retirant la mer faisait place à de larges miroirs qui reflétaient le bleu safre du ciel. Sur la plage, des enfants couraient, des familles se promenaient. C'était dimanche, un dimanche de paix, un dimanche où le temps s'étire lentement. Tous ces petits personnages sombres trottaient sur la blancheur du sable. À ma gauche, un arbre courbé comme un vieillard attira toute mon attention. Combien de tempêtes avait-il endurées ? Ses branches poussaient presque à l'horizontale témoignant de la force et de la fréquence des vents venus du large. Je m'en approchai. Je n'étais pas l'unique admirateur de cet être végétal qui seul était parvenu à une hauteur de plus d'un mètre. Un homme photographiait le solitaire qui prenait la pose d'une vieille femme échevelée par le vent. L'instant d'après, il se retourna.

— Allô, Marie !

— Bonjour Sylvain !

— Enfin ! J'vais faire connaissance avec ton chum, continua Sylvain.

— S'il te plaît, arrête de me taquiner avec ça ! Je te présente Alain. Il est tombé en panne vendredi soir et nous avons sympathisé. Il loge chez mon père pour quelques jours.

— Tsé, hier au soir, chu allé chez le dépanneur, voulez-vous souper chez moé, vous autres ?

C'est ainsi que nous passâmes la soirée chez lui. Sylvain, vous l'avez deviné, venait du Québec. Là-bas il étudiait les œuvres de Jean-François Millet. La lumière de ses tableaux le fascinait, il cherchait à la capturer, ici à la Hague, avec son appareil photo. Il militait aussi dans une organisation internationale, l'avenir de notre planète le préoccupait...

À l'approche de Cherbourg, il eut un ralentissement. Sylvain sortit de sa torpeur et s'exclama : « Les bœufs ! Là devant ! ». Je m'attendais à voir un troupeau de bovins mais c'était tout autre chose : quelques mètres plus loin, un gendarme fit signe de m'arrêter sur le bas-côté. « Bonjour monsieur, gendarmerie nationale, pouvez-vous éteindre le moteur. Papiers du véhicule et permis de conduire s'il vous plaît. ». Sylvain me paraissait anxieux. Aussi glissai-je mon passeport avec les autres papiers. Un Suisse, ça rassure. Au vu de ma nationalité, il fit venir son collègue. Ce dernier à la mine chafouine me questionna :

— Vous êtes suisse. Que faites-vous en France ?

Je crus un instant que j'avais commis un crime.

— Nous sommes ici pour visiter la région, nous allons au Musée de la Libération.

Après avoir passé le barrage de police, je déposai Sylvain près du port et me dirigeai vers la Montagne du Roule. Je revoyais le gros titre du journal que j'avais lu dans ce petit bar où j'avais bu un ristrette, juste après la panne : « Un convoi de déchets nucléaires suisses arrive à Cherbourg. » Sylvain craignait-il des ennuis avec la police ? Je le saurai plus tard. Au musée de la Libération, Monsieur André Delcroix, petit homme à la chevelure un peu dégarnie et grisonnante, m'accueillit par ces mots :

— Bonjour. Mauvais temps, il drache depuis cette nuit !

Dans son bureau, il m'expliqua les recherches entreprises.

— Aucun homme de ce nom n'est répertorié dans nos archives.

— Je ne le retrouverai jamais alors !

— Je comprends votre déception, j'ai également une partie de ma famille qui a disparu lors de l'évacuation de Dunkerque... Ce fut une telle pagaille... Certaines personnes nous quittent sans laisser de traces. C'est comme si elles n'avaient jamais cessé d'exister... Elles hantent nos mémoires à jamais... Des fantômes.

André ne voulait pas me laisser partir comme ça. Je crois qu'il éprouvait de la sympathie pour moi, venu de si loin et pour rien. Il me proposa de faire la visite de la batterie du Roule et de ses galeries creusées dans le rocher. « Il fait noir là-bas, je vais chercher une lumerotte ». Ce fut une visite très enrichissante mais qui ne faisait pas avancer mon enquête d'un pouce. Lorsque nous sortîmes de l'obscurité, le temps s'était éclairci ; toute la rade se dévoilait. Au loin, on apercevait des hommes en combinaison orange devant des bidons jaunes. D'autres en blouse blanche maintenaient trois grandes lettres qui formaient

le mot NON. Sylvain était sûrement de ceux-là. Il m'avait dit de ne pas l'attendre. Je rentraï seul vers La Hague.

Je me sentais démuni face à mon mystère. J'avais envie de revoir Marie. Elle m'avait dit le premier soir, au dîner : « Je connais trop bien la mécanique masculine pour m'y attacher ». À n'en pas douter, elle m'aiderait.

Au garage, j'entrai dans son bureau. Elle était dans la pièce d'à côté. Elle discutait avec l'un de ses mécanos. En attendant, je passais en revue la pièce. Devant moi, un bureau où s'amoncelaient papiers en tout genre, notices de montage, factures, catalogues, devis. En face, accrochés au mur, trois petits cadres. Sur une photo sépia, on voyait une fillette assise au volant d'un tracteur et à côté d'elle un vieil homme. Sur la deuxième, un bus multicolore, au volant, un homme faisait un signe de la main. Il y avait un petit mot au bas de la photo que j'avais du mal à déchiffrer. Sur la troisième... Le retour de Marie interrompit mon inventaire.

— Bonjour, Alain. Ta voiture sera prête demain matin.

— Je ne viens pas pour ça, Marie...

— Allez, viens, allons faire une marche le long de la mer, rien de tel pour se changer les idées.

Cette partie de la côte était protégée des vents. Le sentier menait à des bâtiments en ruines. C'était une ancienne ferme, réquisitionnée par les Allemands en 40. J'imaginai les soldats. Ils étaient là, quelques décennies auparavant, dans leur uniforme vert de gris, vacant à leurs occupations. Sans doute de braves types qui n'avaient rien demandé. Ils s'installaient pour mille ans, c'est ce que devait durer le IIIe Reich. Du moins c'était ce qu'on leur avait fait croire... Finalement la plupart a sûrement disparu, morts au combat sur une terre étrangère et détestés de la population locale...

— La guerre est vorace, dis-je, en pensant à voix haute.

— Ici c'est la mer qui prend les hommes, parfois elle ne les rend jamais.

— Par chez nous, c'est la montagne. Elle ensevelit les corps mais elle les rend au printemps. Rares sont ceux qui disparaissent totalement.

Un âne vint à notre rencontre. Puis un deuxième.

— Comme si la nature ne leur suffisait pas, continuai-je. L'homme est tout de même étrange. S'il côtoie la mer, il n'a qu'une idée en tête : partir de l'autre côté. Chez nous, il lui faut grimper au plus haut des montagnes pour satisfaire sa curiosité, voir l'autre vallée. Et s'il ne peut pas changer d'endroit, alors il s'invente des ennemis, une guerre, pour que la vie devienne moins banale, moins ennuyeuse, pour que l'héroïsme surgisse malgré lui. Alors il a l'impression d'avoir vécu quelque chose... qu'il appelle le destin.

Marie m'écoutait sans rien dire. Nous nous assîmes sur un muret de pierres sèches. Elle attendait ma confession.

Lorsque j'étais plus jeune, ma grand-mère me racontait la guerre. C'étaient des discussions sans fin sur la conduite à tenir : la neutralité avait ses limites. Fallait-il rester au pays pour faire face à une éventuelle invasion allemande ou fallait-il combattre la barbarie nazie

à l'étranger. Certains avaient déjà pactisé avec le diable en jurant fidélité à Hitler, ils attendaient leur heure de gloire, tapis dans l'ombre, la chemise brune dans l'armoire. D'ailleurs, une plaisanterie courait à l'époque : les Suisses travaillent six jours pour l'Allemagne et prient le septième jour pour la victoire anglaise. Un jour, mon grand-père et son frère décidèrent de passer à l'action : ils quittèrent notre pays. Mon oncle entra dans la Résistance Française et mon grand-père partit pour Londres. Après l'armistice, mon oncle rentra, mais on ne revit jamais mon grand-père. À son retour, mon oncle fut condamné par la justice suisse pour avoir servi un autre pays que le sien, tel un déserteur.

— Et ton père, a-t-il cherché à le retrouver ?

— Je ne sais pas vraiment, il refusait toute discussion à ce sujet. Il disait qu'on ne devait pas remuer le passé, qu'on devait laisser les morts où ils sont, et penser au présent, à l'avenir aussi.

— Peut-être a-t-il été très marqué par la disparition de son père ?

— Sûrement, mais je voulais savoir comment est mort mon grand-père.

— Oui, mais alors, pourquoi le chercher ici, à la Hague ?

— Dans sa dernière lettre il en parlait.

Le soleil pointait son nez. Il éclairait la chevelure blonde de Marie. J'aimais plonger mon regard dans ses yeux verts. La mer redevint bleue, l'âne s'en alla brouter dans les arbres près des ruines, nous poursuivîmes le chemin jusqu'au prochain surplomb d'où l'on apercevait un petit port de pêche...

Le lendemain, ma voiture était réparée. Je devais rentrer en Suisse. J'embrassai Marie avant de partir et la remerciai de son accueil. Nous promîmes de nous revoir bientôt. Je n'avais pas résolu mon énigme mais je m'étais fait une raison. Comme me l'avaient suggéré Marie et Sylvain, mon grand-père avait été parachuté, et s'était noyé dans le raz Blanchard, terrible naufrageur. Ce devait être la nuit, j'avais lu que le phare était resté éteint pendant l'Occupation. C'était probable. Pas certain, mais probable. Et puis à quoi bon ressasser le passé.

Je ne sais pas ce qui m'a pris de m'arrêter à cet endroit. Sans doute avais-je envie de me dégourdir les jambes. Au centre du cimetière, un tumulus surmonté d'une croix de basalte, à son pied deux statues. Un léger brouillard montait de la prairie. De couleur sombre, sont les croix des vaincus. Même après la mort, les hommes ne sont pas égaux. À chaque tombe, une dalle funéraire. Sur chaque dalle, le nom d'un soldat, ou de deux. Sur l'une d'elle était écrit :

SOLD. Kipper Nathan 12-5-17 † 7.6.44.

Nom et la date de naissance de mon grand-père. En sortant du cimetière, je vis l'inscription : Cimetière militaire allemand 1939-1945.

« Allô ? Oui, qu'est-ce qu'il y a ? La voiture, oui, et alors ? Oh non... Où es-tu ? OK, je rentre à la maison tout de suite, et je vous rejoins avec la Golf. Je serai là dans une heure et demie je pense. Non, je ne peux pas plus tôt. Non. Mais non, bon sang ! Je suis à Étretat, il me faut bien une heure pour rentrer à pied ! Qu'est-ce que tu vas faire en attendant ? Ben je sais pas, joue sur ton téléphone ! Appelle ta mère ! Oui, elle est gratuite celle-là. Le quoi ? Ça capte pas très bien, répète. Non, je vais voir ce que je peux faire d'abord. On appellera le dépanneur s'il n'y a pas d'autre solution. Tu as essayé d'appeler Jean-Mi ? Ça répondait pas... Jamais là quand on a besoin de lui. Allô ? Je ne t'entends plus du tout... Allô ? Caro, qu'est-ce que tu fous ? »

Je jette un coup d'œil à mon smartphone flambant neuf. Batterie vide. Saloperie, c'est bien le moment de me lâcher. J'utiliserai le fixe une fois rentré, il ne me reste plus qu'à me dépêcher. Ma montre indique 16h23, en trotinant j'en ai pour trois gros quarts d'heure. Si ma hanche ne fait pas des siennes. Et si ces gros nuages noirs ne déversent pas toute leur flotte sur ma tête, ce qui risque de survenir d'une minute à l'autre. Rajoutons à cela le vent qui se lève... Bref, ce n'est pas gagné.

Du haut de la falaise, je jette un coup d'œil à la mer en contrebas. Les vagues grandissent à vue d'œil, sous la puissance croissante des bourrasques. Quelques éclairs zèbrent le ciel, et le tonnerre gronde. La lande est déserte, les autres promeneurs ont dû s'apercevoir que la météo changeait. L'orage est en effet désormais juste au-dessus de moi. La pluie se met à tomber, mollement, brunissant progressivement le chemin pierreux que j'emprunte. Aussi fine soit-elle, cette ondée m'a déjà trempé des pieds à la tête. Je savais bien que j'aurais dû prendre mon K-way pour cette balade, comme cette région de malheur est continuellement sous les eaux !

Contre vents et marées, je progresse de plus en plus lentement. Ma hanche a décidé de se rappeler à mon bon souvenir et de me compliquer la tâche. J'avance en claudiquant, lorsqu'une pierre sous ma cheville gauche se dérobe brusquement. Je laisse échapper un cri de douleur et chute sur le côté. Heureusement le choc avec le sol est amorti par... une flaque. Je reste affalé dans l'eau boueuse, à taper du poing sur le sol et à hurler les pires jurons, vite étouffés par le tumulte de la tempête. Fourbu et glacé jusqu'à l'os, ma hanche m'élance douloureusement, ma cheville est certainement foulée, et les gouttes d'eau me cinglent violemment le visage. Jamais je ne réussirai à rentrer dans ces conditions. Il faut que je m'abrite et que je récupère, Caroline attendra. Mais où aller ? On n'y voit pas à deux mètres, et ma chute m'a fait perdre mes repères. Ça sent la galère.

Je me relève tant bien que mal, et reprends ma route dans ce que je crois être la bonne direction. Il faut que je prenne garde à ne pas me diriger vers la mer et les falaises. Je dois avoir piètre allure, à boiter à chaque pas. Soudain, une voix grave et puissante retentit sur ma droite, et couvre un instant le vacarme de l'orage. Y aurait-il quelqu'un qui pourrait m'aider ? Péniblement, je marche vers ma possible planche de salut. Sous mes pieds,

l'herbe a remplacé la terre et les cailloux du sentier. J'ai toutes les peines du monde à rester debout, et me raccroche désespérément à l'espoir de rencontrer quelqu'un. Un mauvais appui me met une nouvelle fois à terre, et je dévale la légère pente que j'empruntais en glissant sur le ventre, la tête la première. Je prie pour ne pas heurter un rocher. L'inclinaison du sol devient alors plus importante, et je fonce maintenant à toute allure, comme sur un toboggan aquatique. Tout à coup, le sol disparaît, et ma glissade se transforme en chute libre. Terrifié, je hurle à plein poumons, tout en essayant de me redresser. J'ai l'impression que le temps s'étire, que cette dégringolade n'en finira jamais. Je m'attends à voir défiler ma vie devant mes yeux, à repenser à tous les bons moments que j'ai vécus, mais rien ne vient. Le trou noir. Ma gorge se noue, des larmes commencent à jaillir et se mêlent aux innombrables gouttes d'eau du ciel. C'est vraiment trop con de mourir comme ça.

J'atterris finalement tout en douceur, les fesses en avant, sur un épais tapis de mousse. Après une roulade involontaire, je me remets sur mes jambes. Pas croyant pour un sou, je me signe plusieurs fois compulsivement et remercie le ciel. Je l'ai échappé belle. La pluie continue de tomber à seaux, mais j'aperçois un faible point lumineux derrière un épais mur d'eau, qui ruisselle le long de la falaise. Je me dirige donc, clopin-clopant, vers ce qui ressemble à une caverne. Et je manque de m'évanouir à la vue de ce qui m'attendait derrière le large rideau aqueux. Un feu rougeoyant et un énorme pain trônent au centre de cette grotte, assez grande pour se tenir debout et suffisamment large pour allonger deux hommes. Le sol et les murs sont constitués d'une roche noire et brillante, semblable à de l'obsidienne. Le plafond, quant à lui, est d'un blanc nacré parsemé de magnifiques cristaux bleus. Je reste pétrifié devant la beauté de ce lieu, tellement irréel.

Un long frisson me parcourt alors l'échine, et je prends conscience que je suis frigorifié. Sans tarder, je quitte toutes mes affaires et les essore longuement à l'entrée. La chaleur du feu se fait sentir jusqu'ici, et me fait un bien fou. Je me réfugie au plus près du brasier, dos à l'entrée, et en fait profiter mes pieds et mes mains, littéralement congelés. En quelques minutes, je me sens ragaillardir. Je me coupe à la main un grand morceau de pain, que je mange avec voracité. La mie est encore tiède, comme si le pain sortait tout juste du four de la boulangerie. À ce moment-là, ce simple casse-croûte vaut tout l'or du monde. Repu et en bien meilleur état, je contrôle l'état de ma cheville. Elle a bien grossi, et un hématome violet est apparu au-dessus de la malléole. C'est pas joli joli. Ma hanche continue de me lancer, et j'entreprends de la masser quand une main se pose sur mon épaule.

Complètement stupéfié, je me jette sur un côté. Je retombe sur ma cheville foulée, et ne peut réprimer un cri de douleur. Je lève les yeux et observe l'individu qui se tenait derrière moi. La première chose qui me frappe est sa taille. Il n'excède sûrement pas le 1m30, et les dimensions de la grotte renforcent cette impression. Son visage est entièrement dissimulé derrière une énorme barbe rousse et de longs cheveux roux qui lui retombent sur le visage. Ses yeux et sa bouche restent ainsi invisibles, et seules ses oreilles percent son épaisse tignasse. Je remarque également qu'il est vêtu de riches habits en fourrure, qui ne paraissent pas mouillés. Enfin il dispose de mains d'une taille prodigieuse, bien plus

grandes que les miennes. Cela aurait presque pu être comique si, dans l'une d'entre elles, il ne tenait un long couteau.

À la vue de cet objet, mon sang ne fait qu'un tour. Je suis à deux doigts de tomber dans les pommes. Mon regard apeuré ne lui a certainement pas échappé, car il range son arme dans un étui à sa ceinture, et fouille dans une poche de son beau manteau. Il en sort un bocal, qui contient je ne sais quoi. Il le pose à côté de la miche de pain, et se tourne vers moi. Mon cœur bat la chamade, mes muscles sont tétanisés. Lentement, il s'avance vers moi, et je ne peux m'empêcher de retenir mon souffle. Il lance alors sa main vers moi et, instinctivement, je me mets en position fœtale. Prêt à encaisser, j'attends que les coups pleuvent sur moi. Mais rien ne vient. J'ose un regard, et le voit, la main tendue vers moi.

— Bien le bonjour l'ami ! me dit-il d'une voix claire et enjouée, qui tranche avec son allure. Allons, ne vous mettez pas dans un état pareil. Je n'ai jamais mangé personne, et ce n'est pas par vous que je commencerai, parbleu ! De toute façon, vous n'avez que la peau sur les os.

Et il part d'un grand rire sonore, qui résonne dans toute la caverne. À mon tour je me mets à rire, nerveusement. Tout cela ne me dit rien qui vaille.

— B... Bon... Bonjour, réussis-je à dire avec difficulté, en lui tendant ma main en retour. Il la secoua avec une force étonnante.

— J'ai bien cru que vous ne parviendriez jamais jusqu'ici. J'étais même parti à votre rencontre, mais vous m'avez devancé. C'est vrai qu'il drache comme rarement, heureusement que vous avez vu la lumerotte à travers la cascade !

— Euh... Quoi ? Qu'est-ce que...

— Mais laissons cela de côté, me coupa-t-il. Festoyons simplement, vous semblez harassé, et j'ai ici un pâté dont vous me direz des nouvelles.

Sur ce le voilà qui ouvre son bocal, dégaine son couteau, et fait une grande tartine avec le pain restant. Il me la tend, puis s'en fait une pour lui. Pas encore tout à fait rassuré, je renifle avec suspicion ma tranche de pain. Un parfum exquis s'en dégage, et ôte mes dernières réticences. Je croque dedans à pleines dents, et ne le regrette pas : c'est succulent !

— Votre pâté, quel régal ! dis-je entre deux bouchées.

— Merci, votre compliment me va droit au cœur mon bon ami. Après toutes vos péripéties, rien ne vaut un bon repas au coin du feu. Votre hanche ne vous lance plus trop ?

— Non, non, ça va mieux... Mais comment savez-vous ça ? lui demande-je, interloqué.

— Je sais bien des choses, marmonna-t-il d'une voix énigmatique. Comme que vous viendriez ce soir. Je ne vais cependant pas pouvoir rester bien longtemps, aussi sympathique que vous soyez. On m'attend ailleurs.

— Attendez, ne partez pas tout de suite ! J'ai une bonne dizaine de questions à vous poser, et je vous suis entièrement redevable.

— Posez-moi une question. Mais une seule. D'autres que vous sont dans la panade, et aussi vigousses soient-ils, mon aide leur est indispensable. Je n'aimerais pas que mes semblables leur jouent de mauvais tours. Contrairement à moi, ils sont extrêmement chafouins.

— Très bien. Dites-moi alors qui vous êtes, que je sache à qui je dois la vie.

— Ah, vous vous ressemblez tous, dit-il en esquissant une sorte de sourire. Et cette question est loin d'être simple. On me donne de nombreux noms : Coibhneil en Calédonie, Ilesianol en Galles, et bien d'autres encore. Je parcours ce vaste monde depuis de nombreuses lunes, aidant les voyageurs malchanceux au cœur pur à rentrer chez eux en un seul morceau. L'horloge tourne, et si je suis étranger à ce phénomène, ce n'est pas le cas de ceux de votre espèce. Me voilà donc obligé de partir. Nicolas, ce fut un plaisir. En espérant ne jamais vous recroiser, et en vous souhaitant le meilleur. Adieu.

Avant que je n'aie le temps de faire le moindre geste, il tape deux fois dans ses mains. Le brasier frémit, et l'intensité du feu diminue petit à petit. Dans le même temps les cristaux bleus s'illuminent les uns après les autres, plongeant la grotte dans une ambiance surnaturelle. Leur scintillement croît continuellement et, ébloui, je n'ai d'autre choix que de fermer les yeux. Le sol se met à trembler, et un sifflement strident jaillit de partout à la fois. Je me prends la tête à deux mains, puis c'est le trou noir.

Une sonnerie retentit à proximité de mon oreille gauche, et me sort progressivement de ma torpeur. J'ouvre un œil, le soleil me brûle la rétine. Je le referme aussitôt en grommelant. À l'aveuglette, j'essaye d'atteindre la source du bruit. Je reconnais maintenant la musique de mon téléphone portable. Je l'attrape, le colle à mon oreille, et décroche : « Allô, qui c'est ? Caro ? Qu'est-ce qu'il y a ? Parle plus lentement, je ne pige rien. Tu viens de quoi ? La voiture... » Je n'écoute plus. D'un bond, je suis debout. Je suis dans l'herbe, à deux pas du chemin pierreux qui longe la côte. Abasourdi, je regarde de tous les côtés. Où sont passés la grotte, le feu, le petit être roux ? Aurais-je rêvé ? Me serais-je assoupi ? Tout semblait pourtant si réel. Ma cheville n'est pas enflée, ma hanche ne me fait pas mal. Mes habits sont secs et ne sentent pas l'humidité. Le temps est dégagé, l'azur du ciel répond au bleu de la mer. Je rassure Caro et lui garantis que je fais au plus vite. En rangeant mon téléphone, je sens une petite gêne. Je fouille le fond de ma poche, et attrape l'objet responsable. Les rayons du soleil viennent l'éclairer et projettent dans toutes les directions une douce lumière bleutée. Dans le creux de ma main, se tient un magnifique cristal bleu. Je regarde ma montre. Il est 16h23.



## Road movie zadiste

Gilles LE MONTAGNIER

« Attention ! Le tournant ! »

Malgré le cri du Belge, le Suisse vit trop tard le virage dans le halo des phares à travers les bourrasques de neige. Il braqua violemment le volant mais les roues refusèrent catégoriquement d'accrocher le bitume verglacé. La voiture se vautra moelleusement sur le côté dans le fossé. La poudrierie, un instant renforcée par les projections neigeuses de l'impact, reprit son ballet dans l'épaisseur de la nuit.

Cela faisait déjà trop d'heures que le Suisse conduisait. Ils avaient discuté longtemps depuis le départ et cela les avait maintenus éveillés. Ils avaient évité les autoroutes pour ne pas engraisser les actionnaires des sociétés concessionnaires. Ils avaient boycotté les nationales pour ne pas encourir les contrôles tatillons de la maréchaussée. Mais quand ils avaient décidé de couper par les départementales à partir d'Alençon pour rejoindre Avranches, le Belge était devenu moins bavard. Il s'était même assoupi à partir de Saint-Denis-sur-Sarthon, quand la voiture avait commencé à gravir les contreforts des Alpes mancelles, pour couper en passant par Champfrémont.

\*

Le Suisse et le Belge s'étaient connus sur la ZAD de Sivens et admiraient réciproquement leur passé de militants. Défendre une cause réputée perdue, affronter les forces et les symboles de l'État et de l'ordre établi dans de jouissives escarmouches les avaient rapprochés comme deux frères aux destinées communes. Ils s'amusaient de ce qu'on les prenne parfois pour des frères jumeaux et prenaient du plaisir à entretenir la confusion. Barbus, chevelus, ils arboraient généralement des chemises à carreaux qui les faisaient ressembler à des bûcherons canadiens. Du reste, comme ils avaient séjourné respectivement à Trois-Rivières et Ottawa, l'accent québécois teintait leurs conversations d'un verbe haut et coloré. Au moment des veillées d'armes qui précédaient les démantèlements inéluctables des ZAD, quand la tension était à son paroxysme, leur accent traînant et leurs expressions surannées provoquaient des fous rires mémorables. Ils racontaient alors comment ils avaient dépassé avec la deux-chevaux un car de gendarmes en route pour anéantir leur camp retranché : « Y en avait un gros devant qui n'avancait pas, tabernacle !, je mets le clignoteur, la surmultipliée et on commence à dépasser et là on voit que c'était le « ouagon » des pandores qui venaient nous déloger, y z'étaient au moins nonante à faire la gueule en nous regardant d'en haut et nous on rigolait et eux ils étaient grandiveux... » Ils déclenchaient invariablement des crises d'hilarité hystérique qui secouaient longuement les troupes de résistants. Leur motivation s'en trouvait à nouveau galvanisée.

Ils avaient fini, au fil du temps, par décider de leurs projets en fonction l'un de l'autre.

Aussi, quand il avait été question de manifester contre la centrale nucléaire de Flamanville, qui remettait en fonctionnement un réacteur en raison d'une vague de froid descendue directement de Sibérie, le Suisse avait téléphoné au Belge : « Je passe te prendre à Arlon et nous y allons avec ma deux-chevaux. »

La Citroën du Belge était un membre de l'équipe à part entière. Chaque Robin des Bois qui l'avait approchée avait pu apprécier son courage pour ravitailler les ZAD en se faufilant sur les chemins forestiers, son abnégation pour acheminer des tombereaux de matériaux ou tracter des troncs pour ériger des barrages. Pour gage de leur admiration, ils l'avaient gratifiée de dessins, écrit des maximes (Nucléaire, non merci ! Faites l'amour, pas la guerre...), collé des adhésifs revendicateurs. La capote de toit, quand elle n'était pas roulée, laissait voler des sparadraps censés colmater les déchirures de la toile, comme autant de rubans dans une chevelure ébouriffée. Cette silhouette bigarrée, bariolée comme un tap-tap, ressemblait plus à une gloriote parisienne qu'à un véhicule, au point qu'un voileux avait peint une aile en rouge et l'autre en vert comme les feux de navigation d'un navire pour que, disait-il, on reconnaisse l'avant de l'arrière. Dans les sentiers défoncés ou les traversées de labours, elle s'engageait d'ornière en sillon en sursautant comme une danseuse dans des suites de pas bondissants et de grands jetés. La ballerine avait d'ailleurs fini sans ses chaussons un jour que le Suisse avait voulu prouver au Belge que la deu-deuche ne pouvait pas se renverser dans les virages, même à grande vitesse. Il avait dû remonter ensuite les pneus dans les jantes. Dans le milieu rebelle des zadistes, on évoquait cette caisse avec gratitude et même avec un peu de tendresse.

Bref, tout le monde aimait cette voiture qui, à l'occasion, était devenue la mascotte de telle ou telle Zone à Défendre. Mais, à l'instant présent, son flat twin poussif s'était tu et elle reposait endormie sur le flanc dans un profond fossé tapissé de neige.

\*

« Mais t'es pas fada de rouler comme ça ? Tu aurais dû me réveiller plus tôt, quand ça s'est arrêté de dracher ! Maintenant il neige et nous voilà dans le décor ! » ronchonnait le Belge en ouvrant au-dessus de sa tête la porte de la deuche renversée.

Un examen rapide de la situation permettait de comprendre qu'ils ne parviendraient pas à sortir par leurs propres moyens de ce mauvais pas. La route était presque invisible et la voiture montrait ses dessous de façon fort impudique.

« Où est-on ? » demanda le Suisse en se massant le sommet du crâne. Le Belge jeta un regard circulaire. « Je vois une lumerotte là-bas. Avec toute cette neige, on se croirait dans le grand Nord, alors je dirais bien que c'est un dépanneur, et peut-être même qu'il fait café aussi ! »

« Un café ? Alors je prendrai bien une ristrette, histoire d'être un peu plus vigousse. »

Ils clopinèrent jusqu'à l'estaminet, dont l'enseigne luisait au milieu d'une campagne déserte et ouatée, en traçant un sillon sinusoïdal. À la lueur de la carotte du débit de tabac, ils purent lire « Au basango normand – Café Épicerie ». Le Belge frappa au carreau et un tenancier au visage chafouin vint entrouvrir la porte. Après quelques explications, il les introduisit dans la grande salle déserte. Pendant qu'ils tapaient des pieds et frottaient leurs manches de manteaux pour se défaire de la neige qui y collait, le cafetier alla remettre quelques bûches dans la cheminée et alluma une lumière sur le bar.

Le Belge et le Suisse virent alors que les murs étaient tapissés de masques africains grimaçants, auxquels la lueur dansante des flammes semblait donner vie. Des tapis brodés

suspendus aux cimaises alternaient avec des boubous aux motifs géométriques. Sur une étagère, les lamelles en fer blanc d'une demi-douzaine de likembés luisaient faiblement sur leurs calebasses ou leurs caisses de résonance en boîte de conserve. Dans un coin, une collection de djembés était encadrée par deux congas de bois sombre. Une haie de sagaies servait de cloison entre deux tables et un bouclier orné d'un visage menaçant tenait lieu de table basse. C'était comme une oasis tropicale, vaguement inquiétante, au milieu de la banquise qu'ils venaient de quitter.

Devant leur étonnement et leurs regards interrogateurs, le tenancier expliqua qu'il avait passé ses dix dernières années au Congo, dans une ONG œuvrant pour la défense de la nature.

Nos deux compères le trouvèrent immédiatement sympathique et le questionnèrent sur ce qu'il avait fait, s'il connaissait le grand Robert, un gars qui confectionnait à merveille des cocktails Molotov et qui était parti à Brazzaville pour rejoindre les opposants à Denis Sassou-Nguesso. Ils l'écoutèrent évoquer son action pour la protection de la forêt et sa participation à des opérations d'ensemencement dans le cadre d'un programme de reforestation. Ils l'approuvèrent quand il expliqua que défendre la forêt permettait de défendre les primates qui y vivaient, et que l'écotourisme était pour cela une solution d'avenir.

Puis ils s'inquiétèrent pour la voiture, il fallait « partir le char » pour arriver demain à Flamanville. Un agriculteur pourrait-il les sortir de ce mauvais pas ? Un garagiste, peut-être ?

« Ne vous inquiétez pas pour votre voiture », assura le cafetier, « j'appellerai le maire, c'est un champagné, il trouvera à vous tirer de là »

Il apporta une bouteille et trois verres, et les souvenirs des activistes, professions de foi et actes de bravoure animèrent bruyamment le café pendant que le feu ronronnait doucement dans l'âtre.

Ils vilipendèrent les braconniers qui tuaient des éléphants pour leur ivoire ou des rhinocéros pour les vertus prétendument aphrodisiaques de leurs cornes. Ils conspuèrent les dictateurs qui s'enrichissaient sur le dos de leurs peuples affamés et s'accrochaient à leurs trônes grâce à des simulacres de démocratie. Ils s'indignèrent du commerce de médicaments frelatés qui envoyaient à l'hôpital ou au cimetière plus de malades qu'ils n'en soignaient. Ils s'insurgèrent contre ces guerres perpétuelles qui jetaient les enfants sur les plateaux de pick-up camouflés plutôt que sur les bancs des écoles.

Refaire ce monde prit beaucoup de temps et épuisa un nombre indéterminé de bouteilles. Tard dans la nuit se dessina le projet de descendre en Afrique centrale avec la deuche pour manifester contre toutes les calamités qui s'abattaient sur cette terre ancestrale. Le Suisse commença à prévoir qu'il faudrait des plaques de désensablement pour traverser le désert, une galerie pour porter ces plaques et un nombre conséquent de jerricans pour faire des réserves d'essence. Le Belge rêvait déjà aux dessins que les petits Africains feraient sur les portières et s'inquiétait de la liste des médicaments dont il faudrait doter la boîte à pharmacie. Accessoirement, ils se demandèrent quels visas leur seraient nécessaires et si leurs vaccinations étaient à jour. Et puis, sur la route vers le détroit de Gibraltar, ils fe-

raient logiquement une halte pour aller saluer et soutenir les derniers résistants de Notre-Dame-des-Landes. Heureux de ce moment de communion avec le tenancier mais conscients qu'il fallait à présent passer à l'action, ils prirent un dernier verre, celui pour la route, un nombre indéterminé de fois.

La deuche, support de leurs rêves, vecteur de leurs aventures, icône de l'insoumission, était en passe d'être à nouveau l'héroïne plébiscitée de leur histoire commune.

\*

C'est le conducteur du chasse-neige qui réveilla les camarades de lutte endormis sur la table, en demandant, un volant à la main, où mettre la carcasse peinturlurée que la lame de son engin venait de découper en deux dans le sens de la longueur.

## L'invité surprise

Elsa SEBIRE

Les premiers rayons rouges du soleil caressaient les bois et les collines, se découpaient en lignes dorées autour des arbres nus, et n'avaient d'autre écho que le chant envoûtant des oiseaux. La lumière évanescence de l'aube se glissait sur la neige fraîchement tombée, rebondissait sur la mince couche blanche et éblouissait les remous délicats de la Seine, où s'épanouissaient des ondes aux éclats scintillants.

De l'autre côté du fleuve, une maison se tenait là, immense, imposante. Au pied d'une colline, elle dominait un vaste jardin que la neige et le soleil avaient métamorphosé en une mer orangée de glace. De grands chênes l'isolaient des autres demeures environnantes, camouflant partiellement l'élégante bâtisse des regards. Le lierre courrait sur la façade, encerclait de larges fenêtres aux balcons sculptés et aux volets de bois verts. La porte d'entrée, juchée du haut d'un petit perron de pierre, laissait les rayons pénétrer ses vitraux bleutés et s'étaler dans le vestibule sur les carreaux jaunis.

Dans l'une des pièces, à l'étage, une femme aux cheveux longs et blancs, et au visage gracieux, paisiblement dormait, emportée par la volupté du rêve. À travers les persiennes, la lumière s'écoulait et venait effleurer à peine son visage calme et tranquille.

Un oiseau se posa devant la fenêtre, sur la rambarde du balcon et la douce mélodie qui s'échappa de son bec tira Thérèse hors des limbes du sommeil. Peu à peu, ses yeux, d'un gris très clair, s'entrouvrirent, les pupilles de la femme s'élargissant au contact du soleil. Elle enfila, par-dessus sa chemise de nuit, un long peignoir blanc aux manches cernées de rose, puis descendit avec lenteur les marches d'un grand escalier qui tournait en spirale au cœur de la maison.

Bientôt, l'odeur du café se répandit dans la cuisine, alors que Thérèse versait le breuvage, dans une petite tasse en porcelaine, très serré comme elle l'aimait. Le parfum enivrant lui rappelait son oncle Pierre, qui autrefois, lorsqu'elle était une petite fille, l'emmenait dans les montagnes suisses lors des vacances d'hiver, et dont l'habitude le poussait à commander, chaque matin, avant même que le soleil n'émerge de l'horizon, une ristrette au serveur de l'hôtel. Les effluves de café se diffusaient dans l'air et pour Thérèse, ce parfum exquis avait le goût des vacances et de la liberté.

La femme plongeait dans ses souvenirs quand une sonnette longue et stridente retentit depuis le vestibule, un cri qui éparpilla brutalement les images lointaines de son enfance. Le cœur de Thérèse, sous le coup de la surprise, se mit à battre avec plus d'ardeur. Cette irruption l'étonnait d'autant plus qu'elle n'attendait personne, les visiteurs devenant par les années exceptionnellement rares. Seul son voisin venait parfois interrompre le rythme de sa solitude, une fois par mois, quand elle le lui demandait, pour lui apporter quelques provisions qu'il allait chercher au dépanneur du bourg.

Doucement, elle se retira de la cuisine et glissa ses pantoufles le long du couloir. Après une série de cliquetis métalliques, la porte crissa sous ses gonds. L'étonnement de Thérèse s'agrandit. Derrière la porte, il n'y avait personne. Elle scruta longtemps le jardin, obser-

vant avec soin les alentours, cherchant à débusquer une silhouette cachée quelque part, entre les buissons et les grands chênes.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un ? lança-t-elle inquiète, de larges nuages de fumée s'échappant de ses minces lèvres rosées.

Elle n'eut pour d'autre réponse que le silence pur et sacré de la neige. Revêtue de son habit blanc, sa Normandie natale paraissait animée par la puissance du recueillement, et son jardin immaculé semblait se joindre à la prière. Une légère brise agitait les branches, se soulevait jusque sur les rives de la Seine, embrassait les roseaux qui dansaient sous la lumière bienfaitrice d'un soleil protecteur. Malgré le froid enveloppant, la nature tenait bon, vigousse et déterminée à communier dans cette atmosphère d'abandon.

Thérèse s'apprêtait à refermer la porte, quand elle remarqua, posé sur le perron, un petit paquet enveloppé maladroitement dans un vieux papier brunâtre. Elle ne se rappelait plus la dernière fois où elle avait reçu un colis, et le souvenir était si lointain que le temps aurait pu sûrement se compter en décennies. Intriguée, elle le saisit, rentra à l'intérieur du salon avant d'attraper une paire de lunettes aux larges verres épais. La pièce était très sombre, seule une petite lumerotte éclairait faiblement un recoin, propageant de maigres rayons sur un fauteuil en velours rouge, disposé entre une cheminée de marbre blanc et une armoire à vaisselle contenant d'impeccables rangées de livres aux reliures dorées et soignées.

Il n'y avait pas de doute, son nom s'inscrivait sur le papier, en lettres capitales noires. Or, aucun timbre, aucun cachet de la poste n'apparaissait sur le colis, lui signifiant que quelqu'un était venu lui-même lui apporter ce courrier, quelqu'un ayant préféré garder l'anonymat.

La curiosité de Thérèse s'aiguissait au fil des minutes, intensifiée par le voile de mystère qui entourait cette matinée peu ordinaire. Son quotidien était habituellement réglé, suivait une partition régulière et précise, mais pour la première fois depuis si longtemps, un événement était venu en bouleverser les contours. Ce n'est pas qu'elle s'ennuyait, ou qu'elle regrettait cette vie de solitude, mais parfois, depuis la mort de son époux, la mélancolie l'étreignait davantage. Lorsque souvent il drachait sur les carreaux, elle ressentait une nostalgie particulière, s'immergeait avec affection dans les souvenirs émus de son existence, tâchant de retrouver dans ces réminiscences, l'exaltation de ses jeunes années, quand elle parcourait la vie avec fougue et fureur.

Animée par une curiosité ténue, elle dégrafa le papier qui s'abandonna mollement sur les planches luisantes du parquet, puis en examina le contenu. À l'intérieur se trouvait une longue clef en fer, accompagnée d'un bout de papier, plié en quatre. Ses doigts, tandis qu'elle le déplaçait, tremblaient d'excitation, et son cœur s'emballait, remué par cette nouvelle sensation d'aventure. Le papier était jauni et se craquelait par endroits. Quelques mots avaient été écrits à la plume, d'une écriture souple et élégante : « Viens me retrouver dans le grenier. »

Les yeux de Thérèse s'arrondirent sous la stupeur. Personne n'avait pénétré le grenier depuis des années. La clef avait été perdue, et ni elle ni son mari ne s'en était préoccupés. La pièce, confinée sous les toits, ne contenait que des vieilleries, des objets sans impor-

tance croulant sous la poussière, souvent à moitié cassés, des assiettes de porcelaine fissurées par le temps, des vestiges antiques de machines devenues inutiles.

Le cœur de Thérèse tambourinait avec une force inouïe. Qui avait pu détenir cette clef ? Qui était ce mystérieux inconnu qui l'avait déposé devant la porte ? Et surtout, qui l'attendait là-haut sous les poutres de bois ?

Tandis qu'elle escalada les deux étages, un essaim de papillons grossissait dans son estomac, accélérant le rythme de son cœur qui, songeait-elle, était sur point de lâcher tant il s'animait avec violence. Elle tenait fermement la clef entre ses doigts, comme si l'objet pouvait, d'un instant à un autre, se désintégrer dans l'air. Elle traversa le dernier palier, puis introduisit le bout de fer dans la serrure, qu'elle tourna deux fois dans l'engrenage rouillé. Un faible dé clic se fit entendre, et dans un grincement sourd, elle poussa lentement la petite porte.

Le plafond très bas, épousant les formes angulaires du toit, permettait à peine de se tenir debout, et Thérèse avait cette sensation désagréable d'être à l'étroit dans cette tanière. Une simple lucarne offrait une mince trouée bleue, éclairant quelques cartons dépouillés, de vieilles chemises rapiécées, des bibelots et des jouets désarticulés. Dehors, le vent s'était mystérieusement levé, et des nuages blancs s'agglutinaient au-dessus de la Seine. La poudrière, poussée par les rafales naissantes, tourbillonnait dans le jardin, emportait dans son sillage les brindilles et les feuilles mortes.

Thérèse ignorait ce qu'elle était venue chercher, ce que le mot trouvé sur le perron réellement signifiait. Qui devait-elle rejoindre ici, dans cette remise austère ? Elle se perdait dans ses questionnements quand soudain, un courant d'air glacé traversa le grenier. La porte violemment se referma dans un fracas assourdissant, et des feuilles blanches s'envolèrent, soulevées par cette singulière intrusion. Thérèse avait senti ce souffle saisissant jusque dans son cœur, et elle en était convaincue, quelqu'un d'autre était là. Pétrifiée, elle n'osait esquisser le moindre mouvement tandis que cette présence invisible tournait autour d'elle. Des bruits de pas l'encerclaient, s'enfonçaient dans le bois, frôlaient ses jambes et ses bras. L'entité était terriblement froide, se propageait dans son corps comme si elle tentait surnoisement de la posséder, et Thérèse s'imaginait un visage chafouin, au sourire narquois et espiègle.

« Thérèse », entendait-elle dans un murmure, quand tout à coup, une détonation éclata dans un coin sombre du grenier. La peur agitait la moindre parcelle de son être lorsqu'elle leva les yeux vers l'origine de la déflagration. Il s'agissait d'une petite malle, cachée entre de vieux draps, dont on avait vraisemblablement brisé le cadenas. Thérèse se rapprocha, hésitante, les membres secoués par de longs tremblements, et plongea ses mains à l'intérieur.

L'émotion la submergea, des larmes jaillirent hors de ses grands yeux clairs. Le coffre contenait des lettres que lui avait adressées son défunt mari, des photographies en noir et blanc représentant le couple dans leurs premières années d'amour, d'autres en couleurs où défilaient les paysages normands, les campagnes inondées de lumière, les champs de blé baignés par la pluie, les berges rougeoyantes de la Seine sous le soleil couchant. Une, par-

ticulièrement attira son attention. En noir et blanc, elle avait été prise du haut de la côte des Deux amants, le jour de leur rencontre, et tous les deux s'agrippaient l'un contre l'autre, sous un ciel clair d'été. Derrière, la date indiquait le 12 décembre 1955 et Thérèse soudain réalisa, dans un brusque sursaut, que cette rencontre s'était déroulée exactement soixante ans auparavant. Le temps avait obscurci sa mémoire, mais cette clef, que l'on avait déposée devant la maison, était celle qui menait droit à son âme, celle qui venait en ce jour lui rappelait la beauté de ses souvenirs enfouis.

— Merci Jacques, prononça-t-elle alors, et tandis qu'elle disait ces mots, un nouveau courant d'air envahit la pièce, enveloppa Thérèse tendrement, puis se poussa contre la vitre, et Jacques ainsi disparut par la lucarne, sous les flocons de cette journée d'anniversaire.



# La Piterne

Ouvrage édité en livre numérique  
par l'éditeur 100 % Normand, 100 % numérique

La Piterne édite aux formats numériques contemporains les romanciers normands et les contes, légendes de Normandie appartenant au domaine public.

La collection « Vite lu » présente des nouvelles d'auteurs normands, publiées dans les revues du XIXe siècle.

[www.la-piterne.fr](http://www.la-piterne.fr)

## Dis-moi en Normandie – 2016

Dis-moi en Normandie.....	2
Le talbin flottant.....	3
Vive le Québec libre !.....	8
Le trésor d'Étretat.....	12
Toute vérité n'est pas bonne à dire.....	17
16h23.....	21
Road movie zadiste.....	25
L'invité surprise.....	29
La Piterne.....	33